

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Saint-Louis du Sénégal.

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : Le Sénégal ; Riquet à la houppe. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le rêve du solitaire ; Châtiment céleste ; Avicenne. — RÉCITS HISTORIQUES : Les spahis.

VARIÉTÉS.**LE SÉNÉGAL.**

Le Sénégal, grand fleuve d'Afrique, court d'abord entre des chaînes de montagnes, recevant sur son passage les eaux du Kahora, du Bafing et du Falémé. A son confluent avec ces deux premières rivières, il forme les cataractes de Govine, et, après avoir coulé l'espace de deux kilomètres sur un lit de rochers, celles de Feluh. Ces cataractes franchies, il s'avance majestueusement et tranquille, et roule sur un lit de sable à tra-

vers de magnifiques plaines où ses rives gracieuses, cultivées et verdoyantes, décrivent de nombreuses sinuosités vers le nord-ouest. Avant d'arriver à la mer, il se divise en plusieurs branches qui se rejoignent ensuite et se déchargent dans l'Océan par une vaste embouchure. Ce grand fleuve porte des navires considérables, et est navigable jusqu'aux cataractes. Ses eaux sont excellentes et très-poissonneuses, mais elles nourrissent des crocodiles et des hippopotames. Malheureusement, les débordements presque périodiques du Sénégal rendent très-malsain, dans les temps de pluie, le sol qui forme son bassin.

Non loin de son embouchure, le fleuve embrasse plusieurs îles, entre autres celle de Saint-Louis. Cette embouchure est obstruée par une vaste barre que de violents brisants rendent très-dangereuse.

Sous le nom de Sénégal, on comprend aussi quelquefois la Sénégambie, vaste contrée, excessivement chaude et malsaine, habitée par des peuplades nègres.

La France y possède quelques établissements appelés colonies du Sénégal, et partagés en deux arrondissements : Saint-Louis et Gorée ; le premier comprend l'île de Saint-Louis, dont nous venons de parler, à quinze kilomètres de l'embouchure du fleuve, et plusieurs villages sur la côte ; l'autre, l'île de Gorée et une partie de la côte voisine. Ces possessions sont d'une grande importance pour notre commerce.

Nous avons formé aussi, dans le pays de Walo, sur la rive gauche du fleuve, non loin de son embouchure, quelques établissements qui favorisent puissamment les progrès de la civilisation parmi les noirs.

Dans l'île de Saint-Louis est située la ville du même nom, chef-lieu des établissements français, peuplée d'environ quinze mille habitants. A.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE RÊVE DU SOLITAIRE.

J'étais fort mécontent, je m'étais trouvé à la ville avec un magistrat qui m'avait paru lourd et ennuyeux, un militaire que j'avais trouvé un peu brutal, un philosophe qui s'était refusé à faire une démarche pour me rendre service, et un marchand qui m'avait vendu des étoffes au-dessus de leur valeur.

Je me retirai chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines. Après avoir fait la satire de toutes les conditions et de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ; j'eus un songe.

Je me crus transporté dans ma solitude, et loin des défauts qui m'avaient blessé ; je me promenais avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents du nord.

Le soleil venait de s'élever sur l'horizon ; ses rayons doraient la verdure interposée entre lui et moi, et donnaient de la transparence au feuillage. J'entendais les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étais attentif à tous leurs accents ; j'en observais la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols, et de leurs plumages. Le rossignol, le merle, le corbeau, la fauvette, le geai, l'alouette, l'aigle, la tourterelle, chantaient, sifflaient, croassaient, criaient, roucoulaient, sautaient, voltigeaient, ou planaient.

Le ciel me donna tout à coup l'intelligence de leurs différents langages : j'entendis l'aigle qui raillait le hibou sur sa vue ; la tourterelle parlait fort mal de l'épervier, qui n'avait que du mépris pour sa faiblesse ; le merle faisait des plaisanteries sur le cri de l'aigle ; le geai et la pie reprochaient au corbeau sa mine triste, et trouvaient au moineau l'air commun.

Je vis alors descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'était un jeune homme dont le corps avait la couleur de la neige ; sur laquelle on aurait jeté des roses ; il avait de grandes ailes bleues, dont les extrémités étaient dorées ; ses cheveux étaient noirs comme l'ébène ; ses yeux étaient de la couleur de ses cheveux, et si perçants que l'hypocrite n'aurait pu soutenir ses regards.

Il se plaça sur un platane qui s'élevait au-dessus des cèdres de la forêt, il appela par leurs noms les diffé-

rentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence, et leur dit :

« Écoutez ce que j'ai à vous révéler de la part de votre Créateur. Vous êtes égaux en mérite ; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

« L'aigle est né pour la guerre ; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie : le hibou n'aurait pas pu surprendre dans les ténèbres les insectes et les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avaient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au rossignol et à la fauvette leur voix douce et légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la tourterelle se plaît à roucouler sous les ombrages ; qu'ajouterait à ce plaisir le bec et les griffes de l'épervier ? Restez ce que vous êtes, sans regret et sans orgueil, et voyez dans vos diverses espèces, des différences et non des défauts. »

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, et le génie s'élever aux cieux, en jetant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, et je me dis : « M'arrivera-t-il encore de vouloir trouver dans l'homme de loi de l'amabilité de l'homme de cour, dans le soldat la mansuétude du prêtre, dans le marchand, le désintéressement du sage, dans le sage, l'activité de l'ambitieux ? C'est moi que tu es venu instruire, ô céleste génie ! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, et ma voix les répètera aux hommes. »

O mes frères ! nous partons ensemble pour voyager, les uns au nord, les autres au midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi serviraient à celui qui taille les arbres du verger, les instruments du labourage ? S.

CHATIMENT CÉLESTE.

Un homme très-riche, nommé Chrysès, donna un jour ordre à ses valets d'aller chasser d'une de ses maisons une pauvre veuve avec ses enfants, parce qu'elle ne pouvait pas payer à l'instant même le loyer du trimestre. Les serviteurs étant arrivés, la femme leur dit :

« Ah ! différez quelques instants ; peut-être votre maître aura pitié de notre sort ; je vais courir chez lui et le supplier. »

La pauvre veuve alla chez l'homme riche avec trois de ses enfants, ayant laissé le quatrième parce qu'il était malade, et tous ensemble ils le suppliaient instamment de ne pas réduire à la dernière extrémité une pauvre veuve qui, depuis dix ans, l'avait payé avec une exactitude sans reproche. Mais Chrysès répondit :

« Je ne puis révoquer mes ordres, à moins que vous ne payiez aussitôt votre dette ; je ne veux pas attendre un seul mois, un seul jour. »

A ces mots, la mère versa des larmes amères, et elle dit :

« La dépense que m'a causée un enfant malade et les soins que je lui ai donnés ont dévoré toutes mes économies et m'ont forcée d'interrompre mon travail ; je suis certaine de vous payer dans un mois si vous m'accordez ce délai. »

Et les enfants joignaient leurs supplications à celles de leur mère, afin de n'être pas renvoyés de la maison.

Mais Chrysès leur tourna le dos et s'éloigna ; il se

retira dans un superbe pavillon au milieu de son jardin, et là il se coucha sur ses coussins pour se livrer au repos, selon sa coutume. Le temps était lourd et chaud ce jour-là; un ruisseau assez large coulait près de la porte du pavillon et y répandait la fraîcheur; et il régnait un calme si profond que l'on ne sentait pas le plus léger souffle de vent.

La légère agitation des roseaux dont le ruisseau était bordé vint alors frapper l'oreille de Chrysès : mais il lui semblait que c'étaient les gémissements plaintifs des enfants de la pauvre veuve; et il se trouvait mal à son aise sur ses coussins.

Il entendait le murmure du ruisseau, et il lui semblait qu'il était couché sur le rivage d'une mer sans limite; et il s'agitait sur ses coussins.

Écoulant encore, il entendit dans le lointain le bruit du tonnerre qui annonçait un orage, et ce bruit le troubla comme s'il avait entendu la voix de la colère divine.

Il se lève précipitamment; il court à sa maison, et il ordonne à ses domestiques d'aller rendre à la pauvre veuve son logement. Mais déjà elle s'était enfoncée dans l'épaisseur de la forêt avec ses enfants, et il fut impossible de les retrouver. Cependant, le ciel s'était couvert de nuages sombres, le tonnerre grondait, et la pluie tombait par torrents; et Chrysès, en proie à la plus vive agitation, ne savait de quel côté porter ses pas.

Quelque temps après, on vint dire à Chrysès que l'enfant malade avait été trouvé mort dans la forêt, et que la mère et les autres enfants avaient disparu. Dès ce moment, son jardin, ainsi que son pavillon et ses coussins, tout lui devint insupportable, et il ne voulut plus aller dans le pavillon jouir de la fraîcheur et du murmure des eaux.

Peu de temps après, Chrysès tomba malade; et toujours, au milieu des accès de sa fièvre, il entendait le petit bruit des roseaux agités par l'eau, le murmure du ruisseau, et le roulement sourd d'un orage qui s'avance.

Ainsi mourut Chrysès.

L. d'A.

AVICENNE.

CONTE.

I. Les bains improvisés.

Un sultan de l'Irak, qui résidait à Hamadan, se promenait un jour dans ses jardins, lorsque son vizir vint lui dire qu'on voyait depuis quelque temps, aux portes de la ville, des bains magnifiques.

« Les eaux, lui dit-il, en sont claires et pures; on y voit des colonnes d'un marbre précieux et les plus beaux bassins du monde; toute la ville court en foule admirer ces bains, et l'on en est d'autant plus surpris que personne ne les a vu construire; on les a tout à coup aperçus tels qu'ils sont. C'est tout ce qu'on en sait. »

Le sultan fut étonné de ce rapport; il eut la curiosité d'aller juger par lui-même d'une chose qui lui semblait tenir du prodige. Il se rendit aux bains incognito avec le vizir, et sa surprise augmenta lorsqu'il en eut considéré la structure et la magnificence. Outre que tout était fort propre et parfaitement disposé, il remarqua que les garçons chargés de faire le service étaient tous beaux et très-bien faits; mais, ce qu'il y

avait de plus extraordinaire, c'est qu'ils se ressemblaient tous si parfaitement, qu'on ne pouvait les distinguer les uns des autres.

Le maître des bains, qui était un homme de cinquante ans et de fort bonne mine, avait grand soin de faire bien servir. Après qu'on s'était baigné, on buvait des liqueurs exquises, et tout le monde se retirait fort satisfait.

Lorsque le sultan fut de retour dans son palais, il s'entretint avec ses courtisans de ces bains où ils avaient tous été. Il leur demanda ce qu'ils en pensaient, et il fut si charmé de ce qu'ils lui répondirent, qu'il résolut d'envoyer chercher l'homme qui les avait fait construire, et d'avoir une conférence avec lui. Il chargea son vizir d'aller le trouver de sa part, de lui témoigner son intention et de l'amener.

Le vizir s'acquitta de sa commission et reparut bientôt avec le maître des bains, à qui le sultan fit l'accueil le plus gracieux.

Cet homme, charmé de la réception que le sultan lui faisait, l'en remercia en termes si élégants et d'une manière si délicate et si éloquente à la fois, que le sultan ne put s'empêcher de faire éclater son admiration. Il interrogea ensuite cet étranger sur divers sujets, et trouva tant de plaisir à l'écouter, qu'il fut sur le point d'oublier le motif pour lequel il l'avait fait venir. Il s'en ressouvint toutefois et lui dit :

« Grand philosophe, car il n'est pas difficile de juger que vous en êtes un et des plus éclairés, j'ai une prière à vous faire; parlez-moi, de grâce, sincèrement, et ne me cachez rien. Comment avez-vous pu construire ces bains si superbes? Comment est-il possible que vous ayez fait un si bel ouvrage aux portes de ma capitale, sans que personne s'en soit aperçu? »

— Sire, répondit le philosophe, j'ai à mon service quarante ouvriers, tous plus habiles et plus expérimentés les uns que les autres. Je puis, par leur ministère, faire bâtir en moins d'un jour des bains encore plus beaux que ceux-là. Tous ces ouvriers sont muets; mais ils entendent ce qu'on leur dit. Il n'est pas même besoin de leur parler lorsqu'on veut leur commander quelque chose. Au moindre geste que vous faites, ils pénètrent votre intention. Vous n'avez qu'à les regarder, et ils liront dans vos regards ce que vous attendez d'eux. Si Votre Majesté veut les faire venir ici et leur donner quelque ordre, ils l'exécuteront dans le moment. »

Le sultan avait trop envie d'éprouver si ce que disait le philosophe était véritable, pour manquer de le prendre au mot. Il envoya chercher à l'instant même ces ouvriers, qu'il reconnut pour les garçons qu'il avait vus aux bains. Frappé de nouveau de leur ressemblance, il en témoigna sa surprise au philosophe et lui demanda s'ils étaient frères.

« Oui, sire, dit-il, ils le sont. Commandez-leur ce qu'il vous plaira, et vous serez aussitôt obéi; mais je supplie très-humblement Votre Majesté d'écarter tout le monde, je désire que nous soyons sans témoins. »

Dès que les courtisans entendirent parler ainsi le philosophe, ils se retirèrent tous sans attendre que le sultan le leur dit, et il demeura avec le maître des bains et ses quarante esclaves. Après avoir rêvé assez longtemps à ce qu'il leur demanderait :

« Je souhaite, dit-il, qu'ils construisent des bains dans la salle même où nous sommes. »



Riquet à la houppe. — Naissance des deux princesses.
Ayuntamiento de Madrid



Riquet à la houppe. — La princesse vit venir à elle un homme très-désagréable.

Ayuntamiento de Madrid

Le sultan ne leur eut pas plus tôt fait connaître son intention, qu'ils disparurent tous.

Un moment après, ils revinrent chargés de marbres de toutes sortes de couleurs, et d'autres matériaux nécessaires à la construction d'un bain. Ils commencèrent à y travailler. Ils ne donnèrent pas le temps au sultan de s'ennuyer à les voir bâtir. Pendant que les uns construisaient l'ouvrage avec une vitesse qu'il avait de la peine à suivre de l'œil, les autres allaient chercher et rapportaient les matériaux avec la même diligence.

Dans l'espace de quelques heures, le bain fut achevé. On ne pouvait rien voir de plus parfait ni de plus magnifique. Il y avait douze colonnes d'un marbre jaspé et si poli, qu'on s'y mirait, et plusieurs fontaines jaillissantes dont les eaux tombaient avec bruit dans des bassins de marbre blanc.

Surpris au delà de toute expression, le sultan pria le philosophe de lui expliquer comment toutes ces choses pouvaient se faire.

« Sire, répondit-il, cette explication nous mènerait trop loin; permettez-moi de vous dire seulement que j'epossède trente-neuf sciences. »

Ce discours augmenta l'étonnement du sultan et lui donna une forte envie de s'attacher un si grand homme. Il le combla de preuves d'amitié; puis il lui demanda de quel pays il était et comment il s'appelait.

« Mon nom, dit-il, est Avicenne; je suis né dans les environs de Bokhara. Si vous voulez, poursuivit-il, entendre mon histoire, je suis prêt à vous la conter. »

Le sultan lui témoigna qu'il lui ferait le plus grand plaisir. Aussitôt le philosophe commença en ces termes.

II. Le jeune savant.

Je suis né dans un bourg voisin de Bokhara; mes parents m'envoyèrent de bonne heure commencer mes études dans cette ville si célèbre par le zèle et par le succès avec lequel les sciences y sont cultivées. J'y fus instruit dans tous les genres de littérature. On m'enseigna toutes les branches des mathématiques; on m'initia dans la connaissance de la nature, puis j'appris à fond la philosophie, la médecine et la théologie.

Je fis tant de progrès dans toutes ces sciences, que je m'acquis une très-grande réputation en fort peu de temps. Je n'avais pas encore atteint ma vingtième année, que mon nom était déjà connu depuis les bords du Dghoun jusqu'à l'embouchure de l'Indus.

Un jour je partis avec mon père pour aller à Samarcande, où quelques affaires l'appelaient. Je voulus voir la cour; j'y rencontrai des personnes de ma connaissance qui ne manquèrent pas de parler de moi fort avantageusement. L'éloge qu'ils faisaient de moi par-tout alla jusqu'aux oreilles du Grand vizir, qui souhaita de m'entretenir. Il fut si content de ma conversation, qu'il me proposa de demeurer à Samarcande auprès de lui. J'y consentis et gagnai si bien sa confiance, qu'il ne faisait plus rien sans me consulter.

En même temps je continuais des études opiniâtres et solitaires, et je parvins à retrouver une foule de secrets qui avaient été connus des anciens sages et dont le souvenir s'était perdu.

Ce ministre, en mourant, me recommanda au roi, qui m'accorda la même confiance et la même amitié; il m'éleva aux premiers emplois, et, dans la suite, la place de son premier ministre étant encore devenue vacante, elle me fut offerte et je l'acceptai.

Quoique je remplisse tous les devoirs d'un Grand vizir, je ne laissais pas de trouver encore des moments pour étudier; mais l'ardeur que j'avais pour l'étude, et qui croissait sans cesse, ne pouvait se contenter de quelques heures de lecture par jour; je pris la résolution d'abandonner les affaires. Le roi ne me le permit pas sans peine, tant il était satisfait de mes services. Il ne voulut pas toutefois me contraindre, et il eut la bonté de permettre que je me démis de mon emploi, à condition que je ne m'éloignerais pas de la cour.

Je n'avais pas dessein de la quitter; j'aimais le roi d'inclination; j'étais trop pénétré de ses bontés pour m'éloigner du lieu de sa résidence, quelque passion que j'eusse pour l'étude. Je demeurai donc à la cour, mais je cédai mon logement à mon successeur; j'en pris un autre dans un endroit écarté du palais où je vivais comme dans une espèce de retraite. Je partageais mon temps entre le prince et mes livres. Je ne me contentais pas de lire, je composai plusieurs ouvrages, les uns en vers, les autres en prose; mes œuvres forment près de cent volumes sur diverses matières, et sont nommées dans tout l'Orient les *Œuvres glorieuses*.

En outre, je continuais mes études mystérieuses; je me perfectionnais dans cette science occulte qui met à la disposition de celui qui la possède les forces de la nature.

J'y avais fait beaucoup de progrès, lorsqu'arriva à Samarcande un ambassadeur envoyé par Coutbeddin, roi de Casghar. On raisonna fort sur le motif de cette ambassade. Les uns s'imaginèrent que c'était pour déclarer la guerre au roi de Samarcande, les autres pour lui proposer une alliance. Personne n'était au fait. L'ambassadeur, dans l'audience qu'on lui donna, surprit tout le monde, lorsqu'après avoir présenté au roi ses lettres de créance, il lui dit :

« Seigneur, le roi Coutbeddin, mon maître, étant un jour à table, s'entretenait avec quelques-uns de ses courtisans sur les anciens philosophes.

« Je voudrais bien savoir, leur disait-il, s'il y a encore dans le monde des personnages aussi doctes que les sages des anciens temps. »

« On lui assura qu'à la cour de Samarcande il y avait deux célèbres philosophes dont on ne pouvait assez vanter le mérite; que l'un s'appelait Avicenne et l'autre Fazel. Ce sont deux hommes, lui a-t-on dit, qui ont une connaissance parfaite des secrets de la nature et à qui l'on a vu faire des choses surprenantes. On a tant loué cet Avicenne et ce Fazel, que mon maître a résolu de les demander à Votre Majesté pour quelque temps. Il souhaite passionnément de les voir et de les entendre, et de juger par lui-même de leur savoir. »

Ainsi parla l'ambassadeur.

Aussitôt le roi de Samarcande nous envoya chercher, Fazel et moi, et nous dit :

« Le roi de Casghar vous demande l'un et l'autre, pour jouir pendant quelque temps de votre entretien. Je ne suis pas d'avis qu'on lui refuse cette satisfaction.

— Seigneur, répondit Fazel, c'est à vous d'ordonner et à nous d'obéir; pour moi, je ferai tout ce qu'il vous plaira. »

III. Les philosophes en voyage.

Comme je gardais le silence et qu'il était aisé de juger à mon air que le voyage de Casghar n'était pas de mon goût, le roi me dit :

« Et vous, Avicenne, vous ne répondez point. Il semble que cette mission vous fasse de la peine. »

Je témoignai au roi qu'en effet j'avais de la répugnance à faire ce qu'on exigeait de moi. Alors Fazel me représenta que si nous refusions de satisfaire la curiosité de Coutbeddin, ce monarque pourrait penser que notre savoir était au-dessous de notre renommée; que cette opinion, qu'il communiquerait sans doute à d'autres souverains, nous serait nuisible; qu'ainsi, pour conserver notre gloire, il fallait nous soumettre aux volontés du roi de Casghar.

Ce discours de Fazel excita ma colère.

« Vous avez, lui dis-je, une crainte bien ridicule pour un philosophe. Et comment tous les princes du monde peuvent-ils nuire à un homme qui possède les sciences que j'ai étudiées à fond? Apprenez que si je demeure dans cette cour, c'est que j'en aime le souverain. Sans cette amitié, que je vois payée de mille bontés, il y a longtemps que je n'y serais plus et que je vivrais dans quelque solitude écartée et dans une entière indépendance. Pour vous, qui avez besoin de la protection des rois, allez, si vous voulez, demander celle de Coutbeddin, afin qu'il communique aux souverains étrangers la bonne opinion qu'il aura de vous. »

Je vis, à ces paroles, éclater dans les yeux de Fazel une fureur qu'il n'eut pas peu de peine à contenir. Le roi s'en aperçut, et, voulant empêcher que la conversation ne devint plus vive :

« Avicenne, me dit-il, je vous prie de vous laisser fléchir; le prince qui souhaite de vous voir a du mérite; il aime les sciences et les savants; il brûle d'envie de vous entretenir. Est-il de la bienséance de renvoyer son ambassadeur avec un refus? Je ne blâme point cette noble fierté que vous donnent les rares connaissances que vous possédez; mais songez que les rois méritent que vous ayiez quelque considération pour eux. Croyez-moi, allez à la cour de Coutbeddin, et quand vous y aurez demeuré quelque temps, vous reviendrez à la mienne, si vous avez encore pour moi les sentiments que vous venez de me marquer.

— Puissant monarque, repartis-je, puisque vous me témoignez que c'est vous faire plaisir que d'aller à Casghar, je ne résiste plus, je suis prêt à partir. Vous aurez toujours un pouvoir absolu sur moi; je vous sacrifierai jusqu'à ma vie si vous le désirez. »

Le roi parut charmé de la déférence que j'avais pour lui. Il fit un beau présent à l'ambassadeur, l'assura que Fazel et moi nous partirions au premier jour pour Casghar, et le renvoya vers son maître avec cette réponse.

Fazel était un homme à peu près de mon âge; il savait beaucoup, à la vérité, mais ceux qui l'avaient tant vanté au roi de Casghar en avaient trop dit.

Peu de jours avant notre départ, ce philosophe vint me trouver et me dit :

« Illustre Avicenne, puisqu'on nous regarde comme deux hommes très-savants, il serait, ce me semble, à propos de ne pas voyager en hommes ordinaires; faisons quelque chose de singulier. Voulez-vous que nous entreprenions d'aller d'ici à Casghar sans boire ni manger? Ce n'est pas proposer une chose bien difficile à un philosophe tel que vous, quoique la route soit un peu longue. Nous n'aurons donc des provisions que pour nos esclaves, qui seront témoins de la diète exacte que nous observerons sur la route; ils ne manqueront pas

d'en parler à Casghar. Cela s'y répandra et nous fera beaucoup d'honneur. »

Il ne me faisait cette proposition que parce qu'il avait le secret de composer certaines pilules dont une seule suffisait pour nourrir un homme un jour entier; si bien qu'en emportant autant de pilules que nous avions de journées à faire, il était sûr de n'avoir ni faim ni soif. Il jugeait bien que, de peur de paraître moins savant que lui, je n'oserais pas refuser cette espèce de défi qu'il me faisait, et il m'attendait aux cinquième et sixième journées. Mais je n'étais pas aussi embarrassé qu'il se l'imaginait; car, après lui avoir dit que je consentais volontiers à voyager de cette manière, je fis une sorte d'opiat qui avait la même vertu que ses pilules. Ainsi, sans nous rien dire l'un à l'autre de ce que nous avions préparé, nous partîmes de Samarcande pour aller à Casghar.

D. L. C.

(La fin au prochain numéro.)

(Traduit du persan.)

RÉCITS HISTORIQUES.

LES SPAHIS.

On appelle spahis les cavaliers mahométans nés en Algérie, et faisant partie de l'armée française.

C'est en 1834 que, sur les conseils du commandant Yusuf, on se décida à créer à Alger quatre escadrons de cavaliers indigènes auxquels on donna le nom de spahis réguliers. On mit cette cavalerie sous les ordres d'un lieutenant-colonel, et, dès qu'on se fut emparé de Bône, l'année suivante, on créa également dans cette ville deux nouveaux escadrons de spahis, dits spahis réguliers de Bône. On avait reconnu en effet, pendant l'année qui venait de s'écouler, quel excellent parti on pouvait tirer de ces hardis et intrépides cavaliers que nul obstacle n'arrête et au moyen desquels les communications devenaient possibles, dans un pays où n'existait alors ni route ni chemin praticable aux voitures.

Aujourd'hui ils forment trois régiments de six escadrons chacun, régiments d'Alger, d'Oran, de Constantine. On les a utilement employés dans nos dernières campagnes, mais c'est surtout dans les expéditions lointaines qu'ils rendent des services. La bonté de leurs vigoureux petits chevaux, si sobres et si admirablement montés par leurs hardis cavaliers, fait rechercher cette cavalerie indigène par tous les généraux en chef mis à la tête des corps expéditionnaires, et la France n'a pas à regretter d'avoir admis parmi ses enfants ces braves auxiliaires qui bientôt seront tout à fait Français.

L'empereur, en faisant connaître notre belle patrie successivement à ces corps indigènes, obéit à des sentiments politiques de haute convenance et de bienveillance que tout le monde comprendra. Ces hommes, de retour dans leurs tribus, diront ce qu'ils ont vu, et ces récits ne peuvent qu'aider à la fusion des populations françaises et indigènes.

Pourquoi a-t-on donné à ces brillants cavaliers, le nom de spahis? parce que c'était là le nom donné par les Turcs à leur cavalerie, qui a joué un rôle brillant dans leur histoire.

A l'époque où les cavaliers turcs étaient appelés spahis, l'élite de leurs fantassins portaient le nom de janissaires : les uns et les autres contribuèrent beaucoup à l'agrandissement de la puissance ottomane. X.



Les spahis.

Ayuntamiento de Madrid